

Défense et illustration de la fonction d'exception dans les mathèmes de la sexuation (suite et fin) : La repentance tardive de Jean-Paul Sartre

« *Et Il fut transfiguré devant eux. Son visage devint brillant comme le soleil, et Ses vêtements blancs comme la neige* ». Evangile selon St-Matthieu. XVII.2

Grand branle-bas d'indignations, nous sommes en 1980, conduit par Simone de Beauvoir en personne, tambour battant mené par l'avocate Gisèle Halimi.

Au début de cette année là, commencent en effet à paraître dans « Le Nouvel Observateur » une série d'entretiens de Jean-Paul Sartre avec son ancien secrétaire, l'ex-révolutionnaire Pierre Victor, fondateur et liquidateur de la Gauche Prolétarienne, qui reprend pour l'occasion son véritable patronyme, celui de Benny Lévy.

Entretiens d'une teneur tellement incroyable que Jean Daniel, le directeur de la rédaction du *Nouvel Obs*, se précipitera sur son téléphone pour s'assurer de leur authenticité auprès de Sartre, qui lui en récitera des passages entiers parmi les plus difficiles ⁽¹⁾.

Pas si gâteaux, le vieux Poulou.

Aveugle, certes, des suites d'un accident vasculaire cérébral, incontinent, assurément, mais rajeuni, ragaillard, de pouvoir encore mener une (dernière) vraie réflexion philosophique avec son ancien secrétaire, qu'on accusera de faux, et du terme infâmant de « détournement de vieillard ».

Qu'avait donc pu dire de si redoutable Jean-Paul Sartre, qui devait par ailleurs mourir quelques semaines plus tard, pour déclencher une telle mobilisation ⁽²⁾?

Revenons quelques temps en arrière, huit années exactement, l'année 1971-1972, l'année pour Lacan et ses auditeurs, du séminaire ... *ou Pire*.

Dans la leçon du 15 décembre 1971, Lacan énonce aux étudiants qui se pressent pour venir l'entendre : « *Vous existez, vous existez sûrement, dit il, mais ça ne va pas loin, hein ? Vous existez en tant que signifiants. Essayez bien de vous imaginer dans ça, nettoyez enfin de toute cette affaire, vous m'en direz des nouvelles. Après la guerre, comme ça, on nous a incité à exister de façon... fortement contemporaine. Eh bien regardez ce qu'il en reste !* »

L'existentialisme, tel que le concevait Jean-Paul Sartre, s'appuie en effet sur la précession de l'existence sur l'essence, d'où il tire son nom, et de ce fait se trouve bien évidemment dans une contradiction totale avec les concepts de base de la psychanalyse, et notamment celui, *essentiel*, de surdétermination.

« *La surdétermination, voilà ce que Freud a apporté d'essentiel* », souligne Lacan, dans la leçon du 21 juin 1972.

Ce qui est « essentiel » est que nous sommes pliés par les signifiants qui gouvernent notre existence, et notamment ceux qui nous sexuent.

« *Vous existez en tant que signifiants* », dit Lacan.

Dans la première partie de notre exposé ⁽³⁾, nous avons eu l'occasion de souligner à quel titre l'homme, comme la femme, n'existent qu'en tant que signifiants, dans le dire, et que c'est dans la manière dont nous acceptons de les incarner, d'endosser leur incarnation, on peut même dire de les faire jouir, que nous tirons notre essence, notre joui-essence, qui n'est jamais qu'un semblant.

Tirant une phrase de Buffon pour la placer en exergue des *Ecrits*, « Le style, c'est l'homme », Lacan y a plié son enseignement.

Une fois qu'on a compris ce que c'était que le signifiant homme, ou le signifiant femme, un signifiant qui vient se placer au regard de la fonction phallique, il n'y a plus qu'à le reprendre à son compte, et à l'incarner.

Et à chacun, dans la singularité qui lui est propre, selon son style propre, de s'y frotter.

« *Après la guerre, comme ça, on nous a incité à exister de façon... fortement contemporaine* », nous dit donc Lacan dans cette leçon du 15 décembre 1971.

Il est fait ici vraisemblablement allusion dans ce dit de Lacan à une conférence que Jean-Paul Sartre a donné en Octobre 1945, conférence devenue célèbre parce qu'elle donna le coup d'envoi à l'existentialisme d'après-guerre.

Il y eut à cette conférence, annoncée dans la presse, une telle affluence que les gens se bousculaient pour entrer dans la salle, des chaises furent brisées, et il y eut des blessés.

Peu après, en 1946, cette conférence fut publiée par les organisateurs à l'insu de Sartre, et sans qu'il puisse en corriger le texte écrit, sous le titre « *L'existentialisme est un humanisme* », et ce petit bouquin connut une grande carrière.

Sartre y défendait donc l'idée que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept, et cet être, c'est l'homme, encore dit par Sartre, citant Heidegger, la « réalité-humaine ».

La « *réalité-humaine* », c'est ainsi que Sartre traduit le *Dasein* de Heidegger.

L'intériorité, qui s'entend encore présente dans le *Dasein* de Heidegger, ne s'entend plus, elle en est absente, absente dans la traduction de Sartre, la *réalité-humaine* ⁽⁴⁾.

Pour Sartre, l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et se définit après.

De là en découle sa responsabilité, et sa liberté.

Dans « L'existentialisme est un humanisme », il dit que si l'homme « *n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après un élan vers l'existence. L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme* » ⁽⁵⁾.

Tout cela, qui a pour avantage de mettre en avant la responsabilité de l'homme, mais qui ne tient aucun compte de sa structure, n'est pas, comme on peut s'en douter, du goût de Lacan.

Au cours d'un entretien avec Gilles Lapouge, paru dans le *Figaro Littéraire* en 1966, à l'occasion de la sortie des *Ecrits*, interview que Lacan avait demandé à relire avant sa publication, il répond à une question du journaliste qui lui demande de se situer par rapport à l'existentialisme, que « *si lui, Lacan, lisait Sartre, il n'était pas certain que Sartre, lui, lisait Lacan* ».

Dans cette même leçon du 15 décembre 1971, toujours à propos de l'existentialisme, Lacan continue et enfonce le clou: « *Vous comprenez, j'oserais dire que les gens avaient quand même un tout petit peu plus d'idées dans la tête quand ils démontraient l'existence de Dieu* » ⁽⁶⁾.

Mais Jean-Paul Sartre n'est pas que le philosophe de l'existentialisme, il est également le grand penseur des luttes politiques du XX^{ème} siècle, notamment à travers ce concept politique majeur qu'est la fraternité, qu'il théorise dans un ouvrage essentiel de sa pensée, resté inachevé, puisque le deuxième tome, annoncé, ne paraîtra jamais ; il s'agit de « Critique de la raison dialectique », sous-titré « théorie des ensembles pratiques », et qui fut publié en 1960, dans un style de l'avis unanime de ses lecteurs, d'accès difficile et comportant de nombreuses incises.

Or, Lacan va s'employer, dans la dernière leçon de son séminaire, celle du 21 Juin 1972, et plus précisément dans les derniers moments, les dernières phrases de cette dernière leçon de ce séminaire, avant de « prendre congé » de ses auditeurs, à donner le bornage, les bornes, de ce que signifie, pour le psychanalyste, ce concept de la fraternité, dont il commencer par rappeler son enchâssement historique dans la trilogie de la liberté, et de l'égalité, gravée au fronton de toutes les institutions républicaines, et censé annoncer après la

Révolution française une ère messianique nouvelle tant sur le plan d'une nouvelle donne politique que du bouleversement des hiérarchies sociales.

Il commence donc cette dernière leçon du 21 Juin 1972 ainsi, pour en cerner l'enjeu :

« Aujourd'hui, je prends congé de vous, de ceux qui sont venus – et puis de ceux qui ne sont pas venus et qui viennent pour ce congé (voilà, y a pas de quoi pavoiser, hein !). Bon ! Qu'est ce que je peux faire ? Que je me résume, comme on dit, c'est absolument exclu. Que je marque quelque chose, enfin, un point... un point de suspension. Bien sûr, bon, je pourrais dire que, j'ai continué de serrer cet impossible dans lequel... dans lequel se rassemble ce qui est pour nous, pour nous dans le discours analytique, fondable comme réel. »

Ce point, ce point de suspension, que Lacan nous annonce pour cette dernière leçon du séminaire, nous allons voir qu'il est de la plus haute importance, et comment il s'articule avec les trois petits points de suspension qui ouvrent le titre et la première leçon de ce séminaire.

Il s'adresse à la salle, à cette salle en partie composée – nous sommes, rappelons le, au début des années 70 – de ces normaliens politisés et travaillés par le *caïman* phare de l'Ecole Normale Sup, le théoricien marxiste Louis Althusser, celui qui incarne le Discours du Maître par excellence de cette période, pour ces normaliens qui eux même font feu à leur tour de tout bois afin de placer la génération étudiante dont ils sont les meneurs, sous l'autorité de l'Idée révolutionnaire, et des « luttes fraternelles » du XX^{ème} siècle.

On se souvient de ces images de Sartre, qui a trouvé dans ces normaliens maoïstes ses dernières troupes fraîches, juché sur un tonneau, et distribuant « La cause du peuple », dont il a accepté la direction éditoriale, aux portes des usines automobiles de Billancourt.

Plus tard, Sartre fondera une revue dont le titre sera tout trouvé: « TOUT ».

Le journaliste et militant Michel-Antoine Burnier raconte l'état d'esprit qui règne dans ces années 70-71, qui voient de brillants normaliens tels que Robert Linhart, (dont on lira le témoignage dans un ouvrage devenu culte pour cette génération, justement nommé « L'établi ») renoncer à une carrière pour s'« établir », comme on le disait à l'époque, ce qui signifiait se faire embaucher sur les chaînes de l'usine : « *Par le verbe comme par l'action, la Gauche prolétarienne est en pointe : « actions militaires » ponctuelles, actions de masse illégales. Elle attaque s'il le faut la police à coup de cocktail Molotov, monte des expéditions punitives dans les usines pour châtier les petits chefs, frappe les permanences du PC, force les portes du métro. Elle possède sa propre phalange armée, ou soi-disant telle, la Nouvelle Résistance Populaire (NRP). « La cause du Peuple » explique les luttes sans retenue : « le sang de nos frères immigrés réclame vengeance »* ⁽⁶⁾ ».

Il convient de forer ce discours du Maître de l'époque, et Lacan, qui dans les séminaires précédents, nous a déjà familiarisé avec l'usage des quatre discours, du Maître, de

l'Universitaire, de l'Hystérique, et de l'Analyste, nous annonce donc qu'il va rassembler dans cette dernière séance ce qui dans le discours Analytique, en est « *fondable comme réel* ».

A l'« établi » du Discours du Maître marxiste, vient répondre le « fondable », le fondement, ce qui se fonde, comme réel, du Discours Analytique.

Lacan avait déjà entamé les choses ainsi : « *Ce terme frère, présent sur tous les murs, Liberté, Egalité, Fraternité... je vous le demande, au point de culture où nous en sommes, -ce point de culture, s'il fait allusion au « Malaise dans la civilisation » de Freud, est aussi celui de l'hégémonie marxiste qui ne s'empare pas seulement du Discours du Maître, mais également du Discours universitaire, et bien évidemment, du Discours hystérique – de qui sommes nous frères ? Est-ce que le patron est le frère du prolétaire ?* ».

Et dans le même temps, il s'adresse, dans un retournement, dans une adresse aux analystes présents : « *Qu'est ce qui nous lie à celui qui, avec nous, s'embarque, s'embarque dans la position qu'on appelle celle du patient ?* »

Et il continue : « *Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce mot frère, c'est justement celui auquel le discours analytique donne sa présence, ne serait ce que de ce qu'il ramène ce qu'on appelle ce barba familial ? Vous croyez que c'est simplement pour éviter la lutte des classes ? Vous vous trompez, ça tient à beaucoup d'autres choses que le bastringue familial. Nous sommes frères de notre patient, en tant que comme lui, nous sommes les fils du discours* ».

De qui donc serions nous frères, nous dit Lacan, autrement que comme fils du discours analytique, voilà bien une question centrale, majeure, qui a de quoi embarrasser et mettre en émoi le quartier latin des années 70, pan-universaliste et tiers-mondiste.

Benny Levy, dans ces fameux entretiens de 1980, rassemblés et publiés sous le titre « *L'espoir maintenant* », interroge sans ménagements Jean-Paul Sartre sur la fraternité.

« Dans *Critique de la raison dialectique* », dit-il à Sartre, « chaque fois que l'on s'attend à rencontrer le mot de fraternité, on bute sur la terreur ⁽⁷⁾ ».

En effet, dans *Critique de la raison dialectique*, Sartre écrit de longs chapitres sur le statut de la transformation de l'être, de ce qu'il appelle le sujet, dans et par l'action collective, à partir notamment de l'activité du groupe en fusion, et crée même à cet effet un néologisme, un signifiant en lui-même tout à fait inquiétant, celui de *fraternité-terreur*.

L'appartenance de chacun au groupe, et son acte de naissance en tant que sujet, s'affirme par la grâce du serment donné au groupe, qui engage la liberté individuelle, et qui donne à chacun des droits sur chacun.

« Celui-ci et moi, nous sommes frères », écrit Sartre ⁽⁸⁾. « Et cette fraternité n'est pas, comme on la présente sottement quelquefois, fondée sur la ressemblance physique en tant qu'elle exprime l'identité profonde des natures. Pourquoi donc un petit pois, pris dans une boîte de conserves, serait-il dit le petit frère d'un autre petit pois de la même boîte ? **Nous sommes frères en tant qu'après l'acte créateur du serment nous sommes nos propres fils, notre invention commune.** Et la fraternité, comme dans les familles réelles, se traduit dans le groupe par un ensemble d'obligations réciproques et singulières, c'est-à-dire définies par le groupe entier à partir de ses circonstances et de ses objectifs (obligation de s'entraider en général, ou dans le cas précis et rigoureusement déterminé d'une action ou d'un travail particulier).

« Le groupe constitué », continue-t-il, « est produit en chacun par chacun comme sa **propre naissance d'individu commun** et en même temps, chacun saisit dans la fraternité sa propre naissance d'individu commun comme produite au sein du groupe et par lui. »

Il est intéressant pour les psychanalystes, de lire, ou de relire, cet ouvrage difficile car, si, comme nous allons le voir, Sartre fera allusion à « Totem et tabou », en revanche, cet essai sur les groupes ne tient évidemment aucun compte de ce qui représente l'argument majeur de l'ouvrage de Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », et qui est que le facteur libidinal est à l'origine de la constitution des groupes. ⁽⁹⁾

La conséquence de cette absence d'arrimage à la théorie freudienne sera en lumière en 1980, lorsque Jean-Paul Sartre, poussé par Benny Levy, est amené à revenir sur son ouvrage de 1960, et sur le concept de fraternité.

Entre temps, un certain nombre d'évènements ont marqué la conscience de l'Occident, et du monde. Il y a eu les révélations des exactions terribles de la Révolution culturelle en Chine, par notamment Simon Leys, les massacres commis par les khmers rouges au Cambodge. Des gens sont morts, par millions.

L'opposition dans les pays du bloc soviétique, en Tchécoslovaquie notamment, mais aussi en Pologne, en Hongrie, commence à se faire connaître, et à s'organiser.

Il n'est plus possible en Occident, de ne pas vouloir savoir.

L'ouvrage de Soljenitsyne, *L'archipel du Goulag*, publié en 1973, a rencontré un succès public retentissant, tout comme en France les travaux de François Furet, et notamment son ouvrage majeur, « *Penser la Révolution Française* », qui donne les clés d'une révision de l'historiographie classique du rôle de la Terreur et des soulèvements populaires pendant et après la Révolution de 1789, en rétablissant leur responsabilité majeure dans les mouvements de spoliation et de confiscation, au détriment de l'image pieusement entretenue jusqu'ici notamment par les historiens communistes, d'égalité et de redistribution.

La violence révolutionnaire n'est plus du côté du Progrès.

Lacan, dans la leçon du 4 Novembre 1971, y fera une discrète allusion : « *Il est tout à fait clair, dit-il, que les Lumières ont mis un certain temps à s'élucider. Dans un premier temps elles ont bien raté leur coup. Mais enfin, comme l'enfer, elles étaient pavées de bonnes intentions. Contrairement à tout ce qu'on en a pu dire, les Lumières avaient pour but d'énoncer un savoir qui ne fût hommage à aucun pouvoir* »- Il s'agit de la Raison- « *Seulement, on a bien le regret de devoir constater que ceux qui se sont employés à cet office étaient un peu trop dans des positions de valets par rapport à un certain type-je dois dire assez heureux et florissant- de Maîtres (les nobles de l'époque) pour qu'ils aient pu d'aucune façon aboutir à autre chose qu'à cette fameuse Révolution française qui a eu le résultat que vous savez, à savoir l'instauration d'une race de maîtres plus féroces que tous ceux qu'on avait vu jusque là à l'œuvre.* ».

Pour Jean-Paul Sartre, dans ces entretiens de 1980, la question de la « fraternité-terreur » n'est déjà plus défendable.

« *Si je prends la société* », dit-il à son interlocuteur, « *comme résultant d'un lien plus fondamental entre les hommes que la politique, alors je considère que les hommes devraient avoir ou peuvent avoir ou ont un certain rapport premier qui est la fraternité* »⁽¹⁰⁾.

Cette révision à laquelle personne ne s'attend de la doctrine marxiste est littéralement époustouflante. C'est elle essentiellement (Mais Sartre y défend encore d'autres choses, notamment sa croyance à la Résurrection des morts) qui déclenchera l'ire et la fureur des philosophes sartriens.

Sartre en effet, ne défend plus ici le rapport de production, de classe, d'exploitation comme le rapport premier entre les hommes.

Iconoclaste, il défend la fraternité qui devient le rapport premier.

Ce qui règle le lien fondamental, le fondement, de la société, ce n'est plus la lutte des classes, c'est la fraternité.

Cependant, ce n'est pas encore cela qui arrête Benny Levy.

« *Pourquoi le rapport de fraternité est-il premier ?* » demande t-il à Sartre, avant de le questionner plus avant, du côté du père: « *Nous sommes tous fils d'un même père ?* ».

Interloqué par la question de la fraternité, Benny Levy l'interroge sans hésiter, c'est intéressant de le constater, du côté du père.

Ce à quoi Sartre répond : « *Non* » - Pour Sartre la question de Benny Levy est sans objet, il ne peut répondre que par la négative-« *Non* »⁽¹¹⁾.

« Non », continue t il, « mais le rapport familial – souvenons nous du bastringue, du barda, dont parle Lacan - est premier par rapport à tout autre rapport... Pour chacun, la naissance est tellement le même phénomène que pour le voisin que d'une certaine manière, deux hommes qui parlent entre eux, ils ont la même mère. C'est une certaine idée mais qui nous appartient à nous deux aussi bien d'ailleurs qu'à quiconque. Etre de la même espèce, c'est d'une certaine façon avoir les mêmes parents. Nous sommes frères en ce sens là. Et c'est comme ça d'ailleurs que les gens définissent l'espèce humaine, ce n'est pas tant avec les caractères biologiques que par un certain rapport qui existe entre les hommes et qui est le rapport de fraternité. Qui est le rapport d'être né d'une même mère ».

L'idée n'est pas nouvelle dans la philosophie, on la retrouve déjà au livre III de la République de Platon, un mythe politique destiné à la pacification, à la « bonne gouvernance », dirions nous aujourd'hui, et qui serait que tous les hommes sont tous fils de la même mère, la terre.

Jean-Paul Sartre continue : *Il y a des milliers d'années, la première division sociale, c'était le clan, caractérisé par son totem. C'était quelque chose qui enveloppait tout le clan, et qui donnait à tous les membres du clan une réalité profonde les uns par rapport aux autres, qui les empêchait par exemple de se marier entre eux. »*

Nous reconnaissons bien là les premières pages de « Totem et Tabou », à propos de sociétés australiennes, et notamment le rappel par Freud de la loi de l'exogamie, laquelle est « inséparable », notait Freud, « du système totémique »⁽¹²⁾.

« Et ce rapport là », continue Sartre, « était un rapport de fraternité. Je veux dire que la grande conception du clan, son unité matricielle, à partir d'une bête par exemple, qui les aurait tous engendrés, c'est cela qu'il faut retrouver aujourd'hui, parce que c'était une fraternité vraie ; c'était un mythe, sans doute, mais c'était aussi une vérité. »⁽¹³⁾

Par son refus de penser la différence qui fait l'exception, et qui nécessite la mise en place d'un UN qui dise que non, Sartre passe à côté de l'essentiel de ce que nous enseigne le mythe du père de la horde primitive, du mythe de « Totem et tabou ».

De « Critique de la Raison dialectique », où Tous disent non, à « L'espoir Maintenant », où Tous disent oui, où nous sommes tous fils d'une même mère, qui aurait engendré tous les hommes, et qui serait garante de la fraternité, Sartre récuse la question de l'exception, et son raisonnement n'est qu'un retournement moebien en résultant.

Pour Jean-Paul Sartre, ou bien la question de l'universel se fonde de la fraternité de la foule en fusion, co-souveraine, co-crée, et dont le nombre fait la grâce, et est à ce titre en mesure d'imposer sa contrainte, sa force, sa violence, le nombre fait loi et raison, c'est le Sartre de 1960, de *Critique de la raison dialectique*, ou bien l'universel provient d'une unité matricielle, un magma maternel qui vomit par sa gueule béante sa « touthomme », comme le disait Lacan, et c'est le Sartre des entretiens de 1980.

Une telle évolution était prévisible selon une ligne structurelle, et a été décrite par Freud.

Ainsi, dans « Massenpsychologie und Ichanalyse », que Freud écrit en 1921, après la Grande Guerre, « Psychologie collective et Analyse du Moi », le livre-frère de « Totem et Tabou », qui lui est paru en 1912, donc avant cette Première Guerre Mondiale qui vit des peuples frères européens s'exterminer, Freud reprend le mythe du père de la horde originaire :

« Celui-ci fut plus tard élevé au rang de créateur du monde, à juste titre, car il avait engendré tous les fils qui constituèrent la première foule. Il était l'idéal de chacun d'eux isolément, tout à la fois craint et vénéré, ce qui donna ultérieurement le concept de tabou ».

Puis : *« Cette multitude se rassembla un jour, le tua, et le dépeça. De cette foule, aucun des vainqueurs ne put se mettre à sa place, ou quand l'un le fit, les combats reprirent jusqu'à ce que tous reconnussent qu'ils devaient renoncer à l'héritage du père. Ils constituèrent alors la communauté totémique des frères, tous avec le même droit, et liés par l'interdit totémique qui devait maintenir le souvenir du meurtre et l'expier. Mais l'insatisfaction quant au résultat subsista, et devint la source de nouveaux développements. Ceux qui étaient réunis en une foule fraternelle en arrivèrent peu à peu à rétablir l'état ancien à un niveau différent ».*

Jusqu'ici, nous n'apprenons rien de nouveau par rapport à Totem et Tabou.

Mais Freud continue :

« l'homme redevint chef d'une famille et brisa les privilèges de ce règne des femmes qui s'était instauré pendant la période sans père ».⁽¹⁴⁾

Je n'ai pas retrouvé à la lecture de « Totem et Tabou », dont nous avons trop tendance à ne pas vouloir lire le sous-titre « Über einige übereinstimmungen in seenleben der Wilden und der neurotiker », « A propos de quelques concordances de la vie psychique des sauvages et de celle des névrosés », et que la traduction Jankelevitch, Petite Bibliothèque Payot, sur laquelle nous avons tous commencé à lire Freud, a allègrement édulcoré et transformé en « Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs », je n'ai pas retrouvé donc d'allusion ou de développement de Freud à cette affirmation qu'il nous présente maintenant en 1921 comme allant de soi pour le lecteur, nous l'apprenons au détour de cette phrase, le « règne des femmes qui s'était instauré pendant la période sans père ».

En l'absence du père, souligne Freud, voici advenir le règne des femmes, et il l'écrit comme si nous avions toujours su cela.

Il est vrai qu'entre 1912 et 1921, il y a eu certainement quelques conséquences visibles dans l'éducation et le social, de la présence des pères au front, qui a laissé les femmes seules aux prises avec leur progéniture.

En 1912, Freud écrivait même : « *Je ne suis pas en mesure d'indiquer où trouvent place, dans cette évolution, les grandes divinités maternelles qui ont peut-être précédé partout les dieux-pères.* » (Totem et Tabou. Gallimard. nouvelle trad. Marielène Weber. 1993. p.300)

Mais en 1921, il est déjà bien plus affirmatif :

« *Comme dédommagement,* » continue-t-il, « *il – il s'agit donc de l'homme redevenu chef de famille, qui a brisé les privilèges de ce règne des femmes qui s'était instauré pendant la période sans père - il peut bien alors avoir reconnu les divinités maternelles, dont les prêtres furent castrés afin de préserver la mère, selon l'exemple qu'avait donné le père de la horde originare* ».

Et il conclut, « *la nouvelle famille ne fut cependant qu'une ombre de l'ancienne, les pères étaient nombreux et chacun d'eux limité par les droits de l'autre.* »

A la lecture de ce petit texte de Freud, nous comprenons que la repentance de Sartre était prévisible, et hélas bornée par les limites structurelles de son refus de penser la position fondatrice de l'exception. De la Terreur au pouvoir des mères.

La clinique nous démentira-t-elle ?

Lacan dans cette leçon du 21 Juin 1972 s'emportera : « *On vous en a déjà assez dit, assez expliqué à vous montrer que c'est autour de celui qui unie,* » - et là, vous verrez que dans la version de l'Association, le transcritteur, Cyril Veken, a génialement écrit unie, u-n-i-e. – « *de celui qui dit non ! que peut se fonder, que doit se fonder, que ne peut que se fonder ce qu'il y a d'universel.* ».

Prenons maintenant un autre passage célèbre de « Critique de la Raison dialectique », où Sartre se livre à une reconstitution de ce qu'a du être en 1789 la prise de la Bastille, et qui nous montre que chez Sartre, l'universel est acéphale.

La foule se masse en grondant, et traverse le faubourg Saint-Antoine, en direction de la prison de la Bastille. « *Je cours, de la course de tous, je crie « Arrêtez ! ». Tout le monde s'arrête. Quelqu'un crie « Repartez ! » ou bien « A gauche ! A droite ! A la Bastille ! ». Tout le monde repart, suit le tiers régulateur, l'entoure, le dépasse* ». (CRD p.481)

La foule se tourne alors, *visage renversé*, vers celui surgi du nombre, de l'innombrable, d'où vient la voix qui émerge, la voix qui crie plus fort, et à qui elle obéit, que Sartre nomme le tiers-régulateur, la voix du meneur, et qui à cet instant, devient le chef.

C'est la foule, dit encore Sartre, qui produit *en situation* ses propres chefs, provisoires, les tiers-régulateurs, qui vont opérer ce que Sartre nomme un renversement dialectique, car le

meneur, l'orateur, penché sur des visages renversés et qui crie « A la Bastille ! », va donner à la foule entière « *l'unité biologique et pratique de son organisme comme la règle de l'unification commune* ». (CRD p.484)

A ce « *visage renversé* » de la foule, de l'innombrable, qui fait naître du meneur un chef, dans la fraternité du serment qui lie chacun au chacun du groupe, Lacan dans cette leçon du 21 Juin 1972, oppose un autre visage, c'est celui du « *frère transfiguré* ».

« *Notre frère transfiguré, dit-il, c'est cela qui naît de la conjuration analytique, et c'est ce qui nous lie à celui qu'improprement on appelle notre patient* ».

Au « *visage renversé* », haineux, de la foule-fusion, qui fait naître le chef du meneur, et qui n'est pas sans nous évoquer le visage renversé du frère de lait jaloux des Confessions de Saint-Augustin, passage de Saint-Augustin qui traverse l'ensemble du parcours des séminaires de Lacan (on pourra à ce sujet consulter l'excellente recension qu'en a tracé Erik Porge dans « Un écran à l'envie », in *Revue du Littoral*, « La frérocity ». n°30, Octobre 1990. pp 11-30), et sur lequel il reviendra une nouvelle fois l'année suivante, dans le séminaire *Encore*, en nouant la jalousie à la jouissance, la *jalouissance*, dira-t-il, à ce visage renversé répond le « *frère transfiguré* » dont la naissance se fonde de la « *conjuration analytique* ».

Au serment sartrien d'où naît la fraternité du groupe-en-fusion, pour établir au final un discours du Maître, « *encore plus féroce que ceux qu'on avait vu jusque là à l'œuvre* », Lacan oppose un autre serment, celui de la conjuration analytique, le serment du dire de la cure, de l'association libre, du « dire ce qui vient ».

Une conjuration qui est l'effet d'une parole qui engage le sujet dans la relation analytique, dans le champ du langage, le seul engagement qui tienne.

Un dire qui va venir « conjurer » contre le discours du Maître, car c'est cela une conjuration, c'est une conspiration contre le pouvoir en place⁽¹⁵⁾, et notamment, mais pas seulement, pour Lacan, c'était certainement implicite dans son adresse aux psychanalystes venus l'écouter, celui du psychothérapeute, de l'IPA, celui qui va vouloir donner du sens au symptôme.

Une conjuration analytique, donc, qui se fait à deux, l'analyste et le patient, afin de faire advenir, ce va en être la naissance, « *c'est cela qui naît de la conjuration analytique* », dit Lacan, notre « *frère transfiguré* ».

Car toute autre forme de conjuration, qui n'aurait pas pour fonction la parole dans le champ du langage, ne serait que conjuratoire, magique, ritualisée, obsessionnalisée, ce serait celle du pire, de la psychothérapie, de la « *signification du discours* », ou au mieux la fraternité du clone, de la fabrique, de l'identification au moi fort de l'analyste.

Là où Sartre dit que « *Nous sommes frères en tant qu'après l'acte créateur du serment nous sommes nos propres fils, notre invention commune* », Lacan nous dit que nous sommes frère de notre patient à l'issue de l'acte analytique, qui nous fait nous reconnaître lui et nous, à travers ce qu'il nomme la transfiguration, comme fils du discours.

Comment devons-nous entendre cette transfiguration analytique ? Il s'agit de passer d'une figure, topologique, à une autre, il s'agit de la figure des quatre discours, posés par Lacan dans les séminaires précédents, dans « *L'envers de la psychanalyse* », particulièrement, de traverser, comme le suggère ce préfixe trans, « *par le fait*, dit Lacan, *non pas d'un quart de tour, mais d'une moitié de tour complète, deux quarts de tour, de glissement de ces éléments, en fonction du discours* ».

« *Qu'on dise comme fait reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend* », phrase qu'écrivit Lacan au tableau noir avant de commencer cette dernière leçon du 21 Juin 1972, voilà le seul renversement « envisageable » pour la psychanalyse, qui permet la traversée, la « trans », d'une figure topologique à une autre, d'un plan à un autre, du champ de la parole au plan du discours, nous dit Lacan, qui précise que « *cet énoncé, assertif par sa forme, appartient au modal pour ce qu'il émet d'existence* ».

La voilà, l'existence telle que la conçoit la psychanalyse, celle qui naît de l'acte analytique, ek-sistence qui appartient à la modalité de la contingence, à la condition nécessaire, nécessité, de la conjuration, qu'il y ait de l'analyste, dont la parole est engagée par le dire de l'analysant, afin de rendre possible que régresse le pire, et que naisse, qu'ek-siste un sujet de l'acte analytique.

Et l'acte analytique, Lacan nous l'a déjà présenté, c'est celui qui se fonde de la chute de l'objet a.

C'est à cela que les conjurateurs prêtent leur parole, l'analyste se présentant dans le transfert en semblant d'objet a, en sujet-supposé-savoir, tandis que l'analysant « *analyse avec cette merde que lui propose, en la figure de son analyste, l'objet a* ».

« *Voilà ce qui nous lie à celui qu'improprement on appelle notre patient* », termine Lacan.

A l'issue de l'acte analytique, la jouissance de cette possession de l'objet a supposée à l'analyste tombe, et laisse place à une ek-sistence qui n'existe que de la chute de l'objet a.

Naît alors un sujet désencombré du « *barda familial* », du « *bastringue* » de l'envie et de la haine, de la jalousie vis-à-vis du frère de lait.

Pour finir, en 1960, l'année même où paraît « *Critique de la raison dialectique* », Lacan tient son séminaire sur l'*Ethique*.

Dans la séance du 11 Mai 1960, il déclare à son auditoire dont il sait, dit-il, qu'il a « une audience marxiste », qu'il a lu trente pages seulement de « Critique de la raison dialectique », qui en comporte près de neuf cents.

« Je ne sais pas comment vous parler de l'ensemble de son œuvre, car je n'ai lu que ces trente pages, mais ces trente pages sont assez bonnes, je dois dire il s'agit précisément des rapports primordiaux de l'homme avec l'objet de ses besoins. »

« Ce rapport fondamental, sur le fond, continue Lacan, il le définit sur celui de la rareté, et il l'accentue comme ce qui est, ce qui fonde, ce qui pose la condition de l'homme comme tel, je veux dire celle qui le fait homme dans ses rapports à ses besoins ».

Or, si en 1960, le rapport fondamental des hommes entre eux concernait le rapport de production, alors la rareté à laquelle Lacan fait ici allusion concernait l'objet de la production de l'homme, par rapport à sa valeur d'usage.

Ce ne peut plus être le cas à partir des entretiens de 1980, car Sartre a abandonné ce type de dialectique, et le rapport fondamental des hommes entre eux est devenu pour lui la naissance d'une même mère, laissant la place au règne des bonnes intentions.

La rareté ne se porte plus sur le même objet, le bien, tel qu'il en a parlé précédemment, et tel que Lacan y a fait allusion, la rareté s'applique désormais à celui qui dit non.

Celui qui dit non au grégaire, celui qui s'extrait de la foule en fusion, où chacun est le chacun de l'autre.

La rareté n'est plus le produit du rapport de production, mais de ce qui s'extrait du singulier de l'universel, de la barre de négation placée sur le quelque, ce quelque que Jean Claude Milner nomme le quelconque, et qui, mis bout à bout, constitue le tout de la foule.

Pourquoi sommes nous autorisés à placer la barre de négation sur le quelque, et à en extraire la rareté comme étant son produit?

Lacan nous le dit dans le séminaire Encore, dans la leçon du 09 Janvier 1973 : « *La négation de l'existence n'est pas la même chose que la négation de la totalité* ».

La rareté devient celui qui dit non au visage renversé de la foule en fusion, et qui va dire oui au singulier de la rencontre analytique, à celui qui défiant une société sans risques, où la procédure et l'évaluation deviennent la norme, va prendre le pari de la modalité contingente de la transfiguration analytique, « *qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend* ». ⁽¹⁵⁾

L'enfer étant, comme chacun le sait, pavé de bonnes intentions, un retour du terme de fraternité dans tout autre registre, devrait nous faire prendre garde, nous dit pour finir dans cette leçon Lacan, à un « *retour de bâton* ».

Lacan conclue en effet ainsi son séminaire, le support de cette fraternité-là, quand bien même serait-il les « *bons sentiments* », a pour envers « *le racisme* », dont nous met-il en garde, « *nous n'avons pas fini d'entendre parler* ».

...ou Pire.

NOTES :

(1) Bernard Henry Levy. *Jean-Paul Sartre et Benny Levy*. p.295. Cahiers d'Etudes Levinassiennes. n° 6. Mais selon d'autres versions, ce serait Sartre lui-même qui décroche son téléphone pour parler à Jean Daniel : « *C'est moi, Sartre, qui vous demande de publier ce texte* ». Voir M-A Burnier, op.cité p.119, ainsi que Annie Cohen-Solal, *Sartre*. Gallimard. Folio.1999. p.651 et *sqq.*, ou encore mieux, les mémoires de Jean Daniel lui-même : *Avec le temps*. Grasset. 1999. pp.102-105

(2) Il est vrai que Sartre s'avancera très loin dans la révision du canon sartrien, et que de l'avis général, on est loin d'avoir encore exploité l'ensemble de ses propos. Dans un passage de « *L'espoir Maintenant* », il déclare notamment qu'il croie à la résurrection des morts. « *Il y a un autre thème qui me plaît, aussi. Les morts juifs, et autres d'ailleurs, ressusciteront, reviendront sur terre.* »

(3) *Défense et illustration de la fonction d'exception dans les mathèmes de la sexuation : la faute logique d'Otto Weininger*. Disponible sur le site internet de l'Association Lacanienne Internationale : <http://www.freud-lacan.com/articles/tflorentin020409.pdf>

(4) Heidegger d'ailleurs ne supportera pas l'humanisme de Sartre et lui répondra sans tarder l'année suivante en faisant paraître sa « *Lettre sur l'humanisme* », adressée au philosophe Jean Beaufret

(5) Jean-Paul Sartre. *L'existentialisme est un humanisme*. Folio essais. p.29.

(6) Michel-Antoine Burnier. *L'adieu à Sartre*. Plon. 2000. p.98

(7) Jean-Paul Sartre. Benny Levy. *L'espoir maintenant. Les entretiens de 1980*. Verdier. 2007. p.35

(8) Jean-Paul Sartre. *Critique de la Raison dialectique*. NRF. Gallimard. Réed. 1985. pp.535-536

(9) Dans « Massenpsychologie und Ich-analyse », Freud écrit par exemple : « Nous avons le droit de nous dire que les liens affectifs féconds qui caractérisent la foule suffisent, certes, à expliquer le manque d'indépendance et d'initiative chez l'individu pris isolément, l'identité de ses réactions avec celles de tous les autres individus composant la foule, sa réduction au rang d'individu de la foule. Mais la foule, considérée comme un tout, présente d'autres caractères encore: les signes d'abaissement de l'activité intellectuelle, et de désinhibition de l'affectivité, l'incapacité de se modérer et de temporiser, la tendance à dépasser, dans l'expression des sentiments, toutes les limites et à leur décharge totale dans l'action. Tous ces caractères et d'autres analogues, dont M. Le Bon nous a donné une description si impressionnante, représentent, à n'en pas douter, une régression de l'activité psychique vers une phase antérieure que nous ne sommes pas étonnés de trouver chez l'enfant et chez le sauvage. Une telle régression caractérise plus particulièrement les foules ordinaires, alors que dans les foules présentant un degré d'organisation prononcé, -Freud fait ici allusion aux foules constituées, telles que l'armée, et l'église- les caractères régressifs se trouvent, d'après ce que nous savons, considérablement atténués. Chap. IX La pulsion grégaire. *Essais de psychanalyse*. Petite Bibliothèque Payot. pp.182-183.

Mais Freud ne s'arrête pas là : « Nous nous trouverions ainsi en présence d'un état dans lequel le sentiment individuel et l'acte intellectuel personnel sont trop faibles pour s'affirmer d'une manière autonome, sans l'appui des manifestations affectives et intellectuelles analogues des autres individus. Rappelons-nous à ce propos combien nombreux sont les phénomènes de dépendance dans la société humaine normale, combien peu on y trouve d'originalité et de courage personnel, à quel point l'individu est dominé par les influences d'une âme collective, telles que propriétés raciales, préjugés de classe, opinion publique, etc. L'énigme de l'influence de la suggestion s'obscurcit encore davantage, si nous admettons que cette influence n'est pas seulement exercée par le meneur, mais en outre par chaque individu sur chaque individu, et nous sommes portés à nous reprocher de n'avoir considéré que la relation au meneur et d'avoir négligé injustement l'autre facteur, celui de la suggestion réciproque. » id. p.183

(10) *L'espoir maintenant*. p.52

(11) Pourquoi cette difficulté chez Sartre à poser la question du père ? Bien qu'il soit purement spéculatif de relier l'impossible de Sartre à sa biographie existentielle, nous devons garder à l'esprit que son père meurt de la fièvre jaune alors qu'il est à peine âgé de quinze mois, et qu'il ne le connaîtra donc jamais. Dans son roman autobiographique *Les mots*, Sartre évoquera cette période de son enfance, où il fût élevé et choyé par son grand-père maternel, Charles Schweitzer. Plus tard, à partir de l'âge de 12 ans, il partira vivre avec sa mère et son beau-père, qu'il haïra toute sa vie.

(12) S. Freud. *Totem et tabou*. Petite Bibliothèque Payot. trad. Jankélévitch. p.12

(13) *L'espoir maintenant*. p.54

(14) « Essais de psychanalyse ». Petite Bibliothèque Payot. pp.206-207.

(15) cf. l'article de José Attal, « Frère semblant », in *Revue du Littoral*, « La frérocity ». n°30, Octobre 1990. pp. 31- 38

(16) On pourra lire à ce sujet à titre d'illustration de mon propos l'excellent article de Pierre Coërchon « *Qui manque à l'appel ?* ». *Bulletin d'Information du Syndicat National des Psychiatres Privés*. N°54. Mars 2009. p.13, et notamment sa conclusion : « *Car il serait dommage d'atténuer voire d'annuler la portée et la pertinence de ce que nous traitons et défendons dans notre pratique libérale, au cas par cas et dans l'organisation du jeu social. A savoir que notre traitement consiste en une aide à tel patient, afin qu'il puisse se mettre au travail sur les conditions de l'émergence possible de sa subjectivité, d'un désir, d'une capacité à assumer la charge d'une existence, à même de produire sa propre direction, et ne se contentant plus seulement de se référencer simplement et directement à une commande à priori, que ce soit pour y obéir ou pour s'y opposer.* ». Tout aussi édifiant pour le « retour de bâton » en est sa présentation éditoriale par le Président du Syndicat, qui se passe de tout commentaire....

Bibliographie complémentaire :

Sur Benny Levy: On peut, entre autres, consulter le numéro hors série des *Cahiers d'Etudes Levinassiennes*, 2005, consacré à Benny Levy, ainsi que le numéro 33, de la revue *La Règle du Jeu*. Janvier 2007. « De la République de Platon au Talmud ». Mais l'ensemble des *Cahiers d'Etudes Levinassiennes*, fondés par Benny Levy sur le modèle des *Cahiers d'Etudes Sartriennes*, est une pure merveille d'exégèse talmudique et d'érudition philosophique.

Sur les entretiens de 1980, outre leur édition chez Verdier, sous le titre « L'espoir maintenant », on peut consulter « Le nom de l'homme », dialogue avec Sartre, Verdier.1984, ensemble de notes prises par Benny Levy, ainsi que la « cérémonie de la naissance », qui est une réponse posthume à la « cérémonie des adieux » du vieux philosophe.

Sur le mouvement maoïste en France et « L'établi »: Bien évidemment, on cherchera avant tout à se procurer « L'établi » de Robert Linhart, Ed.de minuit 1981, mais on lira surtout l'ouvrage de sa fille Virginie Linhart, « Volontaires pour l'usine, vies d'établi 1967-1977 », Seuil, 1994, ainsi que « Le jour où mon père s'est tu », Seuil 2008, témoignage émouvant sur le sacrifice imposé aux enfants par cette génération militante. Dans le même ordre d'idée, tout aussi émouvant et pathétique est le tout récent ouvrage de Claire Brière-Blanchet, « Voyage au bout de la révolution De Pékin à Sochaux ». Fayard. 2009, où l'on apprend que les *Ecrits* de Lacan peuvent aussi servir à cacher un révolver...